

Analogie hâtive : le 3 de mayo et l'exécution de Maximilien

Jean-Michel Saussois
sociologue

Une soirée d'été entre amis en pleine garrigue. La conversation s'étire lentement jusqu'à l'intervention d'une amie belge indiquant qu'à Bruxelles, une exposition sur Goya se tiendra en septembre au Bozar. Goya ! Goya ! *El sueño de la razón produce monstruos* s'exclame un ami espagnol, titre d'une gravure dans laquelle Goya montre un homme dormant, affalé sur sa table, cerné par des figures menaçantes aux allures de chouettes-chats. Silence. L'ami précise que *sueño* veut dire sommeil mais aussi rêve. La raison mise en sommeil est certes un danger mais produit aussi des images qui peuvent procurer de l'apaisement pour qui est en proie à ses propres démons. La conversation reprend alors de la vigueur, mais Goya finit par se réduire au 3 de mayo. Oui, le 3 de mayo, cette grande toile (266 par 345 cm) que tout le monde a vue en reproduction ou au Prado, cette toile qui dénonce les horreurs de la guerre, toile, remarque alors un autre convive féru d'histoire de l'art, qui inspirera Manet dans *L'exécution de Maximilien*, toile tout aussi grande (252 par 305 cm) que celle de Goya. Se méfier des analogies hâtives ; cette remarque d'un convive jusque-là muet, tombe à plat. La conversation prend alors une tournure plus polémique. Non, Manet ne s'inspire pas de Goya, il part seulement de la toile de Goya pour la détourner ; ces deux toiles n'ont rien à voir l'une avec l'autre même si, apparemment, il s'agit bien d'une exécution par des soldats qui pointent leur fusil sur des suppliciés, oui, l'horizontalité des fusils dessinée par Goya a bien été reprise par Manet mais aussi par Picasso en 1951 dans *Massacre en Corée*, une huile sur contreplaqué, aussi de grande dimension 110 cm par 220 cm. Mais, attention ! Il faut se méfier des analogies, certes Manet est bien parti du tableau de Goya mais Goya et Manet ne peignent pas la même chose, ne disent pas la même chose.

D'abord, l'histoire de la peinture de ces deux tableaux n'est pas la même. Goya peint le 3 de mayo en 1814, soit quelques années après l'émeute des habitants de Madrid qui, le 2 mai 1808, attaquent les mercenaires mamelouks du général Murat en coupant les jarrets de leurs chevaux. Le lendemain, la répression sera féroce ; des otages seront fusillés en pleine nuit ; le frère de Napoléon, Joseph Bonaparte, sera proclamé Roi d'Espagne un mois après soit le 6 juin 1808. Le retour du Roi Ferdinand VII, « déposé » et emprisonné à Bayonne, ne se fera que six ans plus tard et c'est au retour du Roi Ferdinand VII que Goya peint cette nuit de massacre à Madrid. Pour Goya, peindre le 3 de mayo est une façon peut être de se faire pardonner auprès de Ferdinand qui revient d'un exil forcé et qui sera sans pitié pour ceux qui ont sympathisé avec l'armée d'occupation pendant son absence ; Joseph Bonaparte



Tres Mayo, Francisco de Goya (1814) Musée du Prado, Madrid

abolit en effet l'inquisition et la torture et met en place un code civil, autant de mesures appréciées des amis de Goya, des intellectuels madrilènes qui ne supportent plus le conservatisme étroit de Ferdinand VII et son soutien aveugle à l'inquisition ; Il faut aussi ajouter que Goya aggrave son cas, car, pendant l'exil du Roi Ferdinand, il peint des généraux ayant fait allégeance à l'occupant français dont Manuel Godoy, secrétaire d'État allié aux troupes françaises. Goya passe alors pour un *afrancescado*, un collaborateur. On raconte

d'ailleurs que le Roi Ferdinand VII n'avait guère apprécié le 3 de Mayo, pourtant à la gloire de son peuple ayant pris sa défense. La rupture entre Goya et le Roi sera définitive, elle annonce les *pinturas negras*.

Manet peint *L'exécution de Maximilien* en 1867-1868 soit soixante ans après le 3 de Mayo. Manet fréquente les intellectuels hostiles à Napoléon III mais il ne se sent pas en danger comme peut l'être Goya. Il peint la débâcle du corps expéditionnaire français qui part au Mexique pour soutenir l'accession au pouvoir de l'empereur autrichien Maximilien, allié de la France. Cette aventure se terminera par un fiasco, le corps expéditionnaire larguant sans scrupule l'empereur autrichien en le laissant seul face à l'armée mexicaine. Maximilien sera fusillé le 19 juin 1867 dans une cour de ferme. Manet, homme de grande culture artistique, connaît l'existence du tableau de Goya ; il fera d'ailleurs le voyage à Madrid deux ans avant de commencer sa toile. Manet détournera le 3 de Mayo en une attaque frontale contre un empereur qu'il considère comme un empereur d'opérette, la défaite de Sedan lui donnera d'ailleurs raison.

Des points de départ différents pour peindre ces deux grandes toiles, mais les manières de peindre sont tout aussi différentes. La discussion quant au rapport entre le fond et la forme s'essouffle. Au risque de passer pour pédant, un convive cite alors Vygotski pour dire que c'est par la forme que l'artiste produit son effet c'est-à-dire abolit le contenu. On ne retient du tableau de Goya que sa forme lyrique, sa façon de peindre le massacre d'habitants face à des soldats sans visage pointant leur fusil à l'horizontal. L'histoire de l'invasion napoléonienne passe au second plan. Le massacre devient universel. Le contenu est aboli par la forme. Goya peint un otage vêtu d'une chemise blanche qui lève les bras au ciel comme pour braver la force. Une lampe posée sur un sol maculé de flaques de sang éclaire le tableau dans une nuit sinistre. Un habitant anonyme dont les mains portent des scarifications est prêt à mourir au nom des hommes innocents, comme incarnant le Christ.

Autant la forme du tableau de Goya est violente, fiévreuse, autant celle du tableau de Manet est froide presque glaciale Des formes opposées. Manet peint trois hommes

dont l'un porte un chapeau mexicain face à des soldats qui ressemblent plutôt à des soldats de plomb impeccablement habillés avec leur ceinturon blanc et leurs guêtres blanches et leurs chaussures noires. Les soldats semblent esquisser un pas de danse comme pour une parade ; derrière le peloton d'exécution, un officier, à l'air plutôt désinvolte, inspecte son fusil pour se préparer à donner le coup de grâce aux trois fusillés. Au milieu, l'homme à la redingote noire les bras ballants a l'air plutôt surpris de mourir debout presque caché derrière des petites taches de peinture blanche indiquant naïvement les volutes de fumée sortant des fusils. Derrière le mur de la ferme, on voit des Mexicains qui regardent la scène comme s'il s'agissait d'un spectacle de foire. Là encore, la forme fait oublier l'histoire du tableau, on oublie le fiasco du corps expéditionnaire français, on oublie aussi que l'homme avec son chapeau mexicain à larges bords n'est autre que le Kaiser du Mexique, frère de François Joseph de Habsbourg. La forme glaçante du tableau fait ressortir un sentiment d'étrangeté, d'incompréhension, de dérision aussi.



L'Exécution de Maximilien, Edouard Manet (1868) Städtische Kunsthalle, Mannheim

La conversation sur les risques d'une analogie hâtive durera tard dans la nuit, les grillons se sont tus depuis longtemps ■

Référence

Vygotski Lev (2005) *Psychologie de l'art*, Paris, La découverte.